

## HISTOIRE MYTHIQUE ET MYTHE HISTORIQUE : LE CAS DES ROIS ROMAINS

---

**Alain Meurant**

Université Catholique de Louvain

Faculté de philosophie et lettres

1, Place Blaise Pascal

B-1348 Louvain-la-Neuve, Belgique

[meurant@egla.ucl.ac.be](mailto:meurant@egla.ucl.ac.be)

**Résumé.** — Le taux d'historicité qui se dégage de la tradition bâtie autour de la période royale romaine alimente depuis longtemps d'intenses polémiques : faut-il globalement admettre le contenu de ce récit, totalement le rejeter ou y opérer un tri entre ce qui relève de la légende et ce qui sera versé à la sphère de l'authentique ? Cet article tente de faire le point sur cette délicate question en précisant les positions de chaque école et en mesurant très précisément les enjeux de cette passionnante problématique. Il est le prolongement d'une communication faite le 2 mars 2002 à la Journée d'études « Histoire et fiction », organisée à l'Université Charles-de-Gaulle/Lille III par Jean-Claude Dupas (Lille III) et Myriam Watthée-Delmotte (UCL). Les travaux de ces échanges devaient initialement être publiés dans la revue *Interférences littéraires*. La teneur des propos développés a été quelque peu amendée pour y inclure les apports de travaux publiés depuis sa présentation.

### 1. L'état de la tradition

L'une des caractéristiques les plus remarquables des sources écrites qui nous parlent des origines de Rome et de la période royale qu'inaugurent celles-ci est d'avoir été rédigées à des époques considérablement éloignées des événements qu'elles sont censées couvrir. Les premiers textes complets, latins ou grecs, à traiter de ce lointain passé à nous être parvenus datent en effet des I<sup>er</sup> siècles avant et après Jésus-Christ : il s'agit des témoignages de Cicéron, Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Plutarque, ceux

que j'ai coutume d'appeler nos « grands témoins »<sup>1</sup>. Les plus anciens de leurs prédécesseurs, dont les productions ne nous sont connues qu'à l'état de fragments, remontent, du côté latin, à 210 avant J.-C. (soit l'époque où Q. Fabius Pictor publie à Rome la première version écrite du sujet) et du côté grec au milieu du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (date d'activité d'Hellanicos de Lesbos), sans que le contenu de ces deux canaux de la tradition soit nécessairement identique. Le plus souvent, sinon presque toujours, il est même fondamentalement différent, mettant en scène, du côté grec, des fondateurs ou des figures primordiales inconnus de la filière romaine : ainsi voit-on les οἰκιστεῖς pressentis s'appeler Romanos, Rhômos ou Rhômis, voire Énée, alors flanqué d'un complément féminin au nom transparent (Rhômè) chargé de donner son nom au site fraîchement inauguré. Tous ces personnages sont loin d'être accouplés à des frères et échappent dès lors au monde intrigant de la gémellité. Si le cas d'Énée est des plus clair, Romanos est isolé chez Plutarque<sup>2</sup>, tout comme Rhômos et Rhômis. Par contre, Denys d'Halicarnasse<sup>3</sup> fait de Rhômos le frère d'Antias et d'Ardée sur foi d'un témoignage de Xénagoras<sup>4</sup> ou de Romulos et de Télégonos (versions à trois frères) sur base d'indications trouvées chez Callias<sup>5</sup>. Mais d'autres informations collectées à la même source incluent Romolos dans une phratrie formée avec Ascagne, Euryléon et Rhômos<sup>6</sup>, lequel n'est pas donné pour le jumeau de Romulus, mais comme le fondateur de l'*Vrbs*, point de vue notamment confirmé par Démagoras et Agathyllos<sup>7</sup>. Et notre « grand témoin » grec d'ajouter que le dernier membre de ce quatuor passe lui aussi pour un οἰκιστής, apparemment dépourvu de frère(s) cette fois, aux yeux de Denys de Chalcis<sup>8</sup>. Des exemples comme celui-ci pourraient aisément se multiplier<sup>9</sup>. Ils s'expliquent le plus souvent par le goût pour l'hellénocentrisme cultivé par ces auteurs grecs : dans les récits qui leur parvenaient sur le plus vieux passé romain et où ils ne trouvaient pas les éléments que leurs propres critères imposaient à un récit de fondation,

---

<sup>1</sup> Voir A. MEURANT, *L'idée de gémellité dans la légende des origines de Rome*, Bruxelles, 2000, p. 103-111 (Académie royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres, collection in-8°, 3<sup>ème</sup> série, t. 24). Leur apport prend donc la forme de ce que J. GAILLARD, *Rome, le temps, les choses*, Arles, 1995 (cité dans l'édition 1997), p. 35 (Babel, 262) appelle « un discours tardif et médité » contribuant à la formation d'une « idéologie ».

<sup>2</sup> Plut., *Rom.*, 2, 1.

<sup>3</sup> D.H., I, 72, 1-6.

<sup>4</sup> Xénagoras (*FGrH* 240 F 29 = 840 F 17), *apud* D.H., I, 72, 5.

<sup>5</sup> Callias (= *FGrH* 564 F 5 = 840 F 14), *apud* D.H., I, 72, 5.

<sup>6</sup> Céphalon le Gergithien (= *FGrH* 45 F 9), *apud* D.H., I, 72, 1.

<sup>7</sup> Démagoras de Samos (= *FGrH* 840 F 22) et Agathylle d'Arcadie (= *FGrH* 840 F 22), *apud* D.H., I, 72, 1.

<sup>8</sup> Denys de Chalcis (= *FGrH* 840 F 10), *apud* D.H., I, 72, 6.

<sup>9</sup> Pour un relevé plus exhaustif, voir A. MEURANT, *Idée de gémellité* [n. 1], 2000, p. 135-168.

ils taillaient et retailaient dans cette matière « étrang(èr)e » pour lui donner un format et une teneur plus conformes à ceux qu'affichent les histoires relatant la naissance de cités grecques.

Par ailleurs, l'espace qu'occupe, dans les premières sources hellènes à nous livrer un panorama complet des débuts de Rome, la relation de la période royale tranche singulièrement sur celui que leur réservent leurs correspondantes latines. D'un côté, un récit volumineux (quatre livres copieux pour Denys) et deux portraits minutieusement brossés (ceux de Romulus et Numa chez Plutarque) ; de l'autre, de maigres informations transmises par Cicéron<sup>10</sup> et le premier livre de l'*Ab Urbe condita*. Nos grands témoins grecs se plaisent donc à délayer, dans des proportions quelque peu différentes (copieusement pour Denys, plus modérément pour Plutarque) une matière que compriment (parfois à l'excès dans le cas de Cicéron) nos référents romains.

On l'aura compris, l'important fossé qui sépare les événements des premiers récits où nous pouvons en lire une présentation intégrale et la disparité de traitement qu'ont reçu les faits selon que la main qui les transmet fût grecque ou latine représentent d'énormes difficultés pour l'historien contemporain qui cherche à établir comment s'est réellement fondée Rome et/ou à retracer le contenu de chacun des règnes dont la tradition jalonne sa période royale. Bien entendu, les données textuelles ne sont pas les seules disponibles. Il faut ainsi tenir compte d'un imposant matériel archéologique dont la masse et l'importance ne cessent de croître : si la richesse des découvertes opérées s'avère incontestable, leur interprétation ne va pas sans poser de sérieux problèmes. Les points de concordance avec le récit traditionnel sont loin d'être courants et quand on cherche à interpréter ces trouvailles, c'est souvent à la lumière des textes conservés, la tradition étant alors utilisée pour interpréter les vestiges découverts qui, happés en retour dans l'engrenage d'un parfait cercle vicieux, sont appelés à confirmer l'authenticité du contenu des témoignages écrits.

Par ailleurs, ces informations circulent aussi dans différents canaux littéraires échappant au registre pleinement historique. Ainsi faut-il également tenir compte de renseignements véhiculés par des récits, à caractère plus poétique (on

---

<sup>10</sup> Cic., *Rep.*, II, 2, 5-12, 24.

songera à l'*Énéide* de Virgile ou aux *Fastes* d'Ovide par exemple), qui sans brosser un tableau achevé de la période royale, abritent néanmoins une série d'allusions plus ou moins étendues aux épisodes qu'intègre celle-ci. Et l'on sait que la fibre poétique a ceci de particulier qu'elle s'accorde souvent, dans le traitement de tels sujets, des licences interdites à un récit d'historien <sup>11</sup>. À ces données déformées s'ajoutent les informations véhiculées par une pluie de fragments venus d'ouvrages rédigés en latin, désormais perdus mais qu'ont pu consulter nos « grands témoins », soit les œuvres de ceux qu'on appelle les annalistes <sup>12</sup>, parce qu'ils consignaient année après année les événements marquant de l'histoire romaine (le nom des consuls, les faits marquants en politique intérieure et extérieure, les éclipses ou autres prodiges, le prix du blé, etc.) et que complètent les indications sporadiques colportées par les antiquaires et les auteurs faisant occasionnellement allusion à l'époque royale.

---

<sup>11</sup> J. POUCKET, *Les Rois de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 2000, p. 38-40 (Académie royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres, collection in-8°, 3<sup>ème</sup> série, t. 22). Sur l'ensemble de cette problématique, voir A. FOUCHER, *'Historia proxima poetis'. L'influence de la poésie épique sur le style des historiens latins de Salluste à Ammien Marcellin*, Bruxelles, 2000, 487 p. (Collection Latomus, 255).

<sup>12</sup> Il est, de plus, loin d'être assuré que les relais par lesquels ces vestiges ont transité pour nous atteindre ont scrupuleusement respecté, en le recopiant, le contenu des textes « empruntés » : ils peuvent tout aussi bien l'avoir modifié, résumé, allégé ou épuré d'éléments qu'ils estimaient extérieurs à leur propos ; ils peuvent encore l'avoir tronqué ou déformé en fonction de toute une palette d'intérêts (politique, idéologique, sociologique, ...). En outre, rien n'interdit qu'ils se soient fourvoyés dans l'écriture de certains noms ou dans la compréhension de certaines données. On trouvera une bonne illustration des difficultés que pose ce type de document chez J. POUCKET, « Fabius Pictor et Denys d'Halicarnasse. 'Les enfances de Romulus et de Rémus' », dans *Historia*, t. 25, 1976, p. 201-206 avec la réplique rétive de G.P. VERBRUGGHE, « Fabius Pictor's Romulus and Remus », dans *Historia*, t. 30, 1981, p. 236-238. Sur ses positions critiques s'alignent B.W. FRIER, *Roman Historiography from the 'Annales Maximi' to Cato Censorius*, Ann Arbor, 1970, p. 160-168 [University Microfilms. Theses] ou D. TIMPE, *Fabius Pictor und die Anfänge der römischen Historiographie*, dans *ANRW*, I, 2, Berlin-New-York, 1972, p. 928-969. Traitant de ce problème, V. FROMENTIN, *Denys d'Halicarnasse. Antiquités romaines. Tome I. Introduction générale et Livre I. Texte établi et traduit par V.F.*, Paris, 1998, p. 54 (CUF) admet néanmoins sans aucune équivoque qu'un relais aussi important que Denys d'Halicarnasse « le plus souvent [...] rapporte sous le nom de leur auteur, mais *dans des termes à lui*, les théories ou les traditions qu'il a trouvées dans ses sources » (souligné par nous). Pour une récente mise à jour, en français, des sources annalistiques, consulter maintenant *L'annalistique romaine. Tome I. Les Annales des Pontifes et l'annalistique ancienne (Fragments)*. Texte établi et traduit par M. CHASSIGNET, Paris, 1996, 113 p. en partie doubles (CUF) ; *L'annalistique romaine. Tome II. L'annalistique moyenne (Fragments)*. Texte établi et traduit par M. CHASSIGNET, Paris, 1999, 185 p. en partie doubles (CUF) et *L'annalistique romaine. Tome III. L'annalistique récente. L'autobiographie politique (fragments)*. Texte établi, traduit et commenté par M. CHASSIGNET, Paris, 1999, 295 p. en partie doubles (CUF). Pour les antiquaires férus d'érudition, voir *Caton. Les origines (Fragments)*. Texte établi, traduit et commenté par M. CHASSIGNET, Paris, 1986, 126 p. en partie doubles (CUF) ou *Pseudo-Aurelius Victor, Les origines du peuple romain*. Texte établi, traduit et commenté par J.-CL. RICHARD, Paris, 1983, 193 p. (CUF).

## 2. OÙ TRACER LA FRONTIÈRE ENTRE μῦθωδέστερον et ἀληθέστερον ?

De ce matériel, parcellaire, éclaté et de qualité très variable, il n'est donc pas facile d'opérer un tri permettant de séparer les données purement légendaires de celles qui méritent quelque crédit, lequel se doit d'être à chaque fois rigoureusement mesuré. C'est à l'analyse commentée des principales méthodes utilisées pour pratiquer cette opération que sera consacré l'espace qui nous est ici imparti, non sans avoir examiné, pour mieux souligner toute la difficulté inhérente au repérage du tracé de la frontière séparant μῦθωδέστερον et ἀληθέστερον, un exemple relatif à quelque personnage ne souffrant aucune contestation historique.

La biographie que Suétone consacre à Auguste — car c'est de là que provient l'échantillon choisi — comporte un épisode de la jeunesse du futur *princeps*, dont le contenu, bien connu, mérite néanmoins qu'on y revienne dans le contexte qui nous occupe aujourd'hui. Rappelons-en brièvement les principaux éléments :

« Pendant qu'il (Octave) déjeunait dans un bois, vers la quatrième borne de la voie campanienne <sup>13</sup>, un aigle vint subitement lui arracher le morceau de pain qu'il tenait, puis, après s'être envolé bien haut, redescendit tout à coup, doucement, et le lui rendit » <sup>14</sup>.

Le présage est assez facile à interpréter : l'aigle, l'oiseau jovien par excellence, vient par son manège indiquer à qui sera bientôt confié l'honneur de diriger Rome. Cette désignation par un volatile n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle qui échet à Romulus, la remarque n'est peut-être pas gratuite quand on sait qu'Octave, un instant tenté par le *cognomen* de Romulus y renonça en raison de la connotation par trop négative que valait au *conditor* le meurtre de Rémus <sup>15</sup>. Qui plus est, cet épisode d'un aigle effectuant un

---

<sup>13</sup> Soit à un embranchement de la *uia Appia* reliant Capoue à Pouzzoles.

<sup>14</sup> Suét., *Aug.*, 94, 11 : « *Ad quartum lapidem Campanae uiae in nemore praendenti ex inprouiso aquila panem ei e manu rapuit et, cum altissime euolasset, rursus ex inprouiso leniter delapsa reddidit* », rendu dans la traduction de H. AILLOUD, Paris, 1967, p. 140 (CUF).

<sup>15</sup> Rappelons, dans cette optique, l'éclairage on ne peut plus clair de Suét., *Aug.*, 95, 2 : « *Primo autem consulatu et augurium capienti duodecim se uultures ut Romulo ostenderunt, et immolanti omnium uictimarum iocinera replicata intrinsecus ab ima fibra paruerunt, nemine peritorum aliter coniectante quam laeta per haec et magna portendi* » : « Dans son premier consulat, pendant qu'il consultait les augures, douze vautours lui apparurent, comme à Romulus, et tandis qu'il immolait des victimes, tous les foies se découvrirent jusqu'à la moindre fibre. De l'aveu de tous les haruspices, c'était

aller-retour pour révéler le prochain détenteur du pouvoir n'est pas isolé dans l'imaginaire romain : on le retrouve en effet, légèrement transformé, dans le récit contant l'arrivée à Rome de celui qui, s'appelant encore Lucumon, est appelé à en devenir le cinquième roi, sous le nom de Lucius Tarquinius Priscus (autrement dit Tarquin l'Ancien). Alors que celui-ci, monté sur un *carpentum* en compagnie de son épouse Tanaquil, approchait de Rome pour tenter d'y forcer sa chance, un prodige vient indiquer qu'il faisait bonne route. Voyons les faits dans le détail :

« Voilà que, quand on arriva au Janicule, Lucumon, assis sur son chariot à côté de sa femme, un aigle descend légèrement en vol plané et lui enlève son chapeau ; puis, tout en voltigeant au-dessus du chariot avec de grands cris, et comme s'il remplissait une mission divine, il le lui replace exactement sur la tête ; après quoi il reprit son essor. Tanaquil accueillit, dit-on, ce présage avec joie, car elle avait la science, répandue en Étrurie, des prodiges célestes. Elle engage son mari en l'embrassant à concevoir de grandes et hautes espérances 'd'après l'oiseau qui est venu, la région du ciel d'où il vient, et le dieu dont il est le messager ; c'est par la partie du corps la plus élevée que porte son présage ; il a enlevé un ornement de la tête d'un homme : il l'y a remplacé sur l'ordre d'un dieu'. Telles étaient les espérances et les idées qu'ils portaient en eux en entrant à Rome »<sup>16</sup>.

Si le premier texte de Suétone est plus ramassé que celui du Padouan, l'événement transcrit est identique comme l'indiquait déjà une remarque de J. Bayet dans l'édition Budé<sup>17</sup>, la différence la plus notable étant que le libellé livien livre par la bouche de Tanaquil le décodage du prodige qui reste latent et à la discrétion du lecteur chez Suétone. On ajoutera qu'il ne s'agit pas d'un motif typiquement latin puisque *La Fortune*

---

les présages de grandes et heureuses destinées », rendu dans la traduction de <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/SUET/AUG/95.htm>.

<sup>16</sup> Liv., I, 34, 8-10 : « *Ad Ianiculum forte uentum erat ; ibi ei capento sedenti cum uxore aquila suspensis demissa leuiter alis pilleum aufert, superque carpentum cum magno clangore uolitans rursus uelut ministerio diuinitus missa capiti apte reponit ; inde sublimis abiit. Accepisse id augurium laeta dicitur Tanaquil, perita, ut uulgo Etrusci, caelestium prodigiorum mulier. Excelsa et alta sperare complexa uirum iubet : 'eam alitem ea regione caeli et eius dei nuntiam uenisse ; circa summum culmen hominis auspicium fecisse ; leuasse humano superpositum capiti decus ut diuinitus eidem redderet'. Has spes cogitationeque secum portantes urbem ingressi sunt* », rendu dans la traduction de G. BAILLET, Paris, 1971, p. 58 (CUF). D.H., III, 47, 3-4 donne des mêmes événements une version fort proche de celle-ci.

<sup>17</sup> *Tite-Live, Histoire romaine. Tome I. Livre I.* Texte établi par J. BAYET et traduit par G. BAILLET, Paris, 1971, p. 58 n. 2 (CUF).

d'*Alexandre* de Plutarque, à l'heure de s'intéresser à l'histoire des rois d'Argos, précise les circonstances qui présidèrent à la désignation d'Egon :

« Voulez-vous savoir comment on devient roi grâce à la Fortune ? Il arriva un jour qu'à Argos la famille des Héraclides, au sein de laquelle une longue tradition voulait qu'on prît les rois, arrive à extinction. On se mit en quête et on consulta l'oracle de Delphes, qui répondit que le signe viendrait d'un aigle. Quelques jours plus tard, un aigle apparut dans les airs, s'en vint planer au-dessus de la demeure d'Egon, s'y posa enfin : et on prit Egon pour roi »<sup>18</sup>.

On notera au passage que l'apport de cette pièce grecque permet deux constats d'importance : d'abord que le motif de la désignation par un volatile d'un futur maître du pouvoir n'est pas propre à Rome, ensuite que cette charge est chaque fois promise à un personnage qui entame un nouveau cycle, une nouvelle ère (ce que font effectivement Octave, Tarquin l'Ancien et Egon).

Si, pour ce qui concerne Tarquin l'Ancien, l'aspect imaginaire du prodige ne fait aucun doute puisqu'il se manifeste, à propos d'un personnage dont l'historicité même est discutée<sup>19</sup>, au cœur d'un épisode au rendu nettement teinté de merveilleux, il n'en va pas tout à fait de même pour ce qui concerne Octave. Si le vol indicatif de l'aigle est inclus dans une série de prodiges destinés à souligner l'exceptionnelle envergure du futur Auguste<sup>20</sup> et devient, dans cette logique, susceptible d'être ravalé au rang d'une adjonction secondaire, il n'en reste pas moins qu'il s'applique à un bénéficiaire qui, cette

---

<sup>18</sup> Plut., *Fort. Alex.*, 8, 340 C : βούλει μαθεῖνε πῶς βασιλεύουσιν ἄνθρωποι διὰ Τύχην ; ἐξέλιπέ ποτ' Ἀργείοις τὸ Ἡρακλειδῶν γένος ἐξ οὗ βασιλεύεσθαι πάτριον ἦν αὐτοῖς· ζητοῦσι δὲ καὶ διαπυνθανομένοις ὁ θεὸς ἔχρησεν ἀετὸν δεῖξειν · καὶ μεθ' ἡμέρας ὀλίγας ἀετὸς ὑπερφανεῖς καὶ κατάρας ἐπὶ τὴν Αἴγωνος οἰκίαν ἐκάθισε, καὶ ὑβασιλεύς ἤρθεη Αἴγων, rendu dans la traduction de FR. FRAZIER et CHR. FROIDEFOND, Paris, 1990, p. 146 (CUF).

<sup>19</sup> Contre cette opinion s'élève néanmoins J. MARTINEZ-PINNA, « Tarquin l'Ancien, 'fondateur' de Rome », dans CH.-M. TERNES [Éd.], *'Condere Urbem'. Actes des 2<sup>èmes</sup> 'Rencontres Scientifiques de Luxembourg' (janvier 1991)*, Luxembourg, 1992, p. 75-110 (Publications du Centre universitaire de Luxembourg. Études classiques, 3) ; ID., « Dionisio de Halicarnasso y la tradición sobre el fundador de Roma », dans P.-M. MARTIN [Éd.], *II<sup>e</sup> Table ronde internationale sur 'Denys d' Halicarnasse, historien des origines de Rome' [= Pallas, t. 39, 1993]*, 1993, p. 87-110c et surtout ID., *Tarquino Prisco. Ensayo histórico sobre Roma arcaica*, Madrid, 1996, 440 p. (Series Maior) qui attribue, au contraire, à Tarquin l'Ancien la responsabilité d'avoir fondé l' *Vrbs* au plein sens du terme.

<sup>20</sup> Voir sur le sujet la récente synthèse de A. VIGOURT, *Les présages impériaux d'Auguste à Domitien*, Paris, 2001, 532 p. (Collection de l'Université Marc-Bloch [Strasbourg]. Études d'archéologie et d'histoire ancienne).

fois, ne se dissout plus dans le brouillard de la légende. On sait bien que le magnétisme des grands hommes leur vaut d'attirer sur eux des qualités d'exception que leurs portraits littéraires tendent à rehausser ou à enrichir<sup>21</sup>. Il n'en demeure pas moins que, sur base de l'exemple retenu, le problème qui se posait pour l'époque royale est transférable sur des dossiers de figures bien ancrées de la réalité. Si le merveilleux ou le légendaire a pu s'y infiltrer, combien la chose était plus facile dans la biographie de personnages dont l'existence est bien plus palpable.

Un exemple additionnel, toujours extrait des pages que Suétone consacre à Auguste, permettra de mieux souligner l'ampleur du phénomène :

« Julius Marathus rapporte que, peu de mois avant la naissance de ce prince, un prodige annonça publiquement à Rome que la nature était en travail d'un maître pour le peuple romain, et que le sénat effrayé avait défendu d'élever les enfants qui naîtraient dans l'année ; mais que ceux dont les femmes étaient enceintes, se trouvant intéressés à la prédiction, avaient empêché que le sénatus-consulte fût porté aux archives »<sup>22</sup>.

Cette fois, le parallèle à ce motif n'est plus à extraire de l'histoire de la Rome royale, mais du *Nouveau Testament* : les événements que rapportent Suétone sont en effet assez proches de ceux qui préludèrent au massacre des Saints Innocents<sup>(23)</sup>. Pour tenter de convaincre les lecteurs, le contexte où se manifeste le prodige est, dans chaque récit, comme enrobé d'un voile de réalité : tous deux s'ouvrent sur l'annonce de la naissance prochaine d'un nouveau détenteur du pouvoir. À Rome comme en Palestine, les maîtres des lieux s'inquiètent tant des conséquences que pourrait entraîner l'événement qu'ils édictent des mesures prophylactiques drastiques visant l'élimination de l'ensemble de la génération censée abriter la grande figure annoncée : la disparition de

---

<sup>21</sup> Voir à ce propos, A. DROOGERS, « Symbols of Marginality in the Biographies of Religious and Secular Innovators. A Comparative Study of the Lives of Jesus, Waldes, Boeth, Kimbangu, Budha, Mohammad and Marx », dans *Numer*, t. 27, 1980, p. 105-121 ou J.N. BREMMER, « Romulus, Remus and the Foundation of Rome » dans J.N. BREMMER-N.M. HORSFALL, *Roman Myth and Mythography*, Londres, 1987, p. 30 (University of London. Institute of Classical Studies. Bulletin Supplement, 52).

<sup>22</sup> Suét., *Aug.*, 94, 3 : « *Auctor est Iulius Marathus, ante paucos quam nasceretur menses prodigium Romae factum publice, quo denuntiabatur, regem populo Romano naturam parturire ; senatum exterritum censuisse, ne quis illo anno genitus educaretur ; eos qui gravidas uxores haberent, quod ad se quisque spem traheret, curasse ne senatus consultum ad aerarium deferretur* », rendu dans la traduction de H. AILLOUD, Paris, 1967, p. 138 (CUF).

<sup>23</sup> *Matth.*, 2-3.

tous les nouveau-nés mâles entraînait automatiquement celle du prétendant dont la venue était redoutée. Seule diffère la mesure qui permet à la victime désignée d'échapper au sort qui l'attendait pour endosser la fonction promise par le destin : d'un côté la fuite en Égypte, de l'autre l'intérêt que trouvaient à conserver les choses en l'état les sénateurs qui allaient devenir père, la probabilité que l'heureux élu puisse être leur propre rejeton y étant pour beaucoup. Ici s'estompe dangereusement la frontière qui sépare mythe historique et histoire mythique. C'est sur cette étroite ligne de démarcation que gravite aussi, comme on vient de le voir, la figure de Tarquin l'Ancien. Si une certaine consistance historique devait lui être concédée <sup>24</sup>, celle-ci devrait nécessairement composer avec les altérations opérées par la lente et persistante érosion du flux mythique.

### 3. LES 7 ROIS DE ROME : UNE SÉRIE FIGÉE ?

Quoi qu'il en soit, le premier des Tarquins s'insère dans une série de sept rois toujours alignés dans le même ordre et traditionnellement séparés en deux séries : l'une latino-sabine (souvent tenue pour entièrement légendaire), l'autre dite « étrusque » (dont l'assise historique serait plus consistante, mais présentée sous une forme très déformée par les différents canaux de la tradition) <sup>25</sup>. Mais ces rois furent-ils vraiment au nombre de sept ? On sait toute la symbolique qui s'attache à ce chiffre perçu comme sacré : il peut ainsi désigner la totalité, la perfection, que ce soit au plan de l'ordre moral ou spirituel et des énergies qui traversent l'univers pour le mettre en mouvement (signifiant par là la totalité de l'espace et du temps). Sept indique encore l'arrivée d'un changement après un

---

<sup>24</sup> Cf. *supra* à [n. 19].

<sup>25</sup> Sur la valeur historique de ces deux séries royales, voir J. POUCKET, *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 1985, 360 p. (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 38) ; ID., « Les rois de Rome. Autopsie d'un récit historico-légendaire », dans *BAB*, 6<sup>ème</sup> série, t. 5, 1994, p. 159-184 ; ID., *Rois* [n. 11], 2000 et ID., « La fonction fondatrice dans la tradition sur les Rois de Rome » dans M. COUDRY-TH. SPÄTCH [Éd.], *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Die Konstruktion der grossen Männer Altroms. Actes du Colloque du Collegium Beatus Rhenanus. Augst, 16-18 septembre 1999*, Paris, 2001, p. 195-219 (Collections de l'Université Marc-Bloch [Strasbourg]. Études d'archéologie et d'histoire ancienne). Parmi d'autres analyses prenant en compte l'ensemble de la période royale romaine, on épinglera plus particulièrement S. ACCAME, *I Re di Roma nella leggenda e nella storia*, Naples, s.d. (1959)<sup>2</sup>, 307 p. ; P.-M. MARTIN, *L'idée de royauté à Rome. I. De la Rome royale au consensus républicain*, Clermont-Ferrand, 1982, 410 p. (Miroir des civilisations antiques, 1) ; CL. STERCKX, « Les sept rois de Rome et la sociogonie indo-européenne », dans *Latomus*, t. 51, 1992, p. 52-72 ; D. BRIQUEL, « À propos de Tite-Live I : l'apport de la comparaison indo-européennes et ses limites », dans *REL*, t. 76, 1998, p. 53 ou P.-M. MARTIN, « Temps historique, temps mythique dans le I. I de Tite-Live », dans *Vita Latina*, n. 149, 1998, p. 17-33.

cycle accompli et d'un renouvellement positif. Quelques exemples suffiront à fixer l'emprise que ce nombre exerce sur l'imaginaire de l'humanité : qu'on songe aux sept jours de la semaine, aux sept péchés capitaux, aux sept planètes de la première cosmographie babylonienne, aux sept merveilles du monde ou aux sept emblèmes du Bouddha (pour s'en tenir à ces quelques exemples dont on pourrait aisément gonfler le nombre).

La volonté des concepteurs de la tradition sur la Rome royale d'articuler leur narration autour de ce chiffre-pivot est manifeste quand on sait que Titus Tatius, le chef des troupes sabines qu'affrontent les troupes de Romulus devient, après la fusion de leurs deux peuples, le collègue royal du fondateur avant de disparaître en de tragiques circonstances. Il en est de même pour Porsenna, l'Étrusque venu tenter de reprendre Rome libérée en 509 a.C.n. du joug de Tarquin le Superbe : la tradition nous le décrit levant le siège dont il accablait l'*Vrbs*, impressionné qu'il aurait été par les actes de courage dont auraient fait preuve Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie. Cette fonction de « roi caché » se trouve aussi parfois confiée à Caelius Vibenna, ce *condottiere* étrusque originaire de Vulci dont Macstarna (le nom toscan de Servius Tullius) aurait été le *sodalis fidelissimus* <sup>26</sup>. Sans parler des dérèglements chronologiques qui font de Tarquin le Superbe tantôt le fils, tantôt le petit-fils de Tarquin l'Ancien, ce qui laisse supposer que plus de deux Tarquins ont pu se succéder sur le trône romain <sup>27</sup>. Alors, sept, huit, neuf rois... ou plus ?

Comparant cette série à celle des rois albains dont la succession a précédé la naissance de Romulus et Rémus, Moses I. Finley constate que si tout le monde admet le caractère artificiel de la seconde, le critique qui tenterait de contester la fragilité de la liste des rois latins sera « accueilli par des huées : on criera à l'hypercritique', on évoquera 'l'ombre d'Ettore Pais' » <sup>28</sup>. En dépit des foudres qu'il encourt, le même savant s'étonne néanmoins de voir la période qui sépare ouverture et fermeture de la période royale n'être traversée que par sept souverains. Ce qui semble difficilement soutenable du seul

---

<sup>26</sup> A. GRANDAZZI, *Les origines de Rome*, Paris, 2003, p. 91 (Que sais-je ?, 216) pour cette hypothèse et l'introduction de la notion de « rois cachés ».

<sup>27</sup> Sur cette importante question et ses répercussions chronologique, voir par exemple D. BRIQUEL, « Des rois venus du Nord », dans FR. HINARD, *Histoire romaine. Tome I. Des origines à Auguste*, Paris, 2000, p. 96-97.

<sup>28</sup> M.I. FINLEY, *Sur l'histoire ancienne. La matière, la forme et la méthode*, Paris, 2001, p. 45 ([Re]découverte. Sciences humaines et sociales).

point de vue démographique ou chronologique<sup>29</sup>. Si nous reprenons le parallélisme esquissé tout à l'heure entre royauté et début de l'empire à propos du brouillage mythique, on constate que huit Césars succédèrent à Auguste en un seul siècle. Ce décompte contribue à souligner le caractère artificiel de la liste royale.

Pour le spécialiste de la Rome royale, la question se pose donc avec acuité : le contenu de la tradition relève-t-il de l'histoire ou de la fiction, s'agit-il de fables ou de faits ? Pour autant qu'elle existe, où s'établirait la frontière séparant les deux domaines ? D'ailleurs, si tout doit être rangé au rayon légendaire, le travail n'en serait pas terminé pour autant : il resterait à déterminer les éléments constitutifs de la légende pour mieux en saisir l'origine, le sens dont ils sont porteurs ou leur mode de fonctionnement.

#### 4. DU PREMIER ITINÉRAIRE D'UN DOUTE...

Cette question, essentielle pour la lecture des textes qui nous sont parvenus, fut formulée avec force en français, dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle, par Louis de Beaufort (1738) dans un mémoire intitulé *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine* initialement publié à Utrecht dans une version anonyme, puis rééditée en 1750 à La Haye. Une troisième édition, augmentée d'une introduction et de notes dues à A. Blot, sortit à Paris en 1866. Beaufort était un huguenot (ce qui explique le lieu des premières éditions de son traité) et sa lecture critique, sinon hypercritique des textes contant les premiers siècles de Rome, doit sans doute beaucoup aux principes qu'édicte sa religion dans la lecture des textes bibliques. À la manière de Descartes (mais est-ce tellement étonnant ?), le travail de Beaufort passe les textes antiques au crible du doute systématique pour saper durement les prétentions historiques de leur contenu. Il n'était pas le premier à s'engager sur cette voie : l'y avaient précédé le Hollandais J. Perizonius avec ses *Animaduersiones Historicae* publiées en 1685 à Amsterdam, l'Italien Giambattista Vico dont les *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations* parurent en français en 1744, traduits par Ariel Daubine sur base de la version italienne de 1725<sup>30</sup> et, en France, l'abbé J.-B. Levesque de Pouilly avec sa dissertation *Sur l'incertitude des quatre premiers siècles de l'histoire romaine* parue en

---

<sup>29</sup> O. DE CAZANOVE, « La chronologie des Bacchiades et celle des rois étrusques de Rome », dans *MEFRA*, t. 100, 1988, p. 615-648.

<sup>30</sup> Désormais disponible dans l'édition suivante : G. VICO, *Opere*, a cura di F. NICOLONI, Milan, 1953, 1097 p. (La letteratura italiana. Storia e testi, 43).

1729 et réimprimée en 1822<sup>31</sup>. Sur l'attitude, les motivations et les résultats de ces pionniers de la critique contemporaine, on peut maintenant renvoyer à l'imposante radiographie qu'en a livrée M. Raskolnikoff au début de la dernière décennie<sup>32</sup>.

L'importance du problème n'avait toutefois pas échappé aux Anciens. On se souviendra ainsi de ce passage fameux de la *Préface* de Tite-Live :

« Quant aux événements qui ont précédé immédiatement la fondation de Rome ou ont devancé la pensée même de sa fondation, à ces traditions embellies par des légendes poétiques plutôt que fondées sur des documents authentiques, je n'ai l'intention ni de les garantir, ni de les démentir »<sup>33</sup>.

Sous Trajan, Pline le Jeune ne sera pas loin de souscrire à ce point de vue :

« Mais tout en sollicitant de vous cette sévérité, je suis forcé de vous réclamer aussi le contraire, que pour beaucoup de passages vous ne fassiez pas les gros yeux. Il faut en effet accorder quelque chose aux oreilles de la jeunesse, surtout quand le sujet ne s'y oppose pas. Les descriptions, qui vont être assez nombreuses dans cet ouvrage, peuvent être traitées, rien ne l'interdit, à la manière des historiens et au besoin à celle des poètes »<sup>34</sup>.

---

<sup>31</sup> Ce travail fut d'abord lu, en 1722, devant l'Académie avant d'être accueilli, à la date indiquée, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, VI.

<sup>32</sup> M. RASKOLNIKOFF, *Histoire romaine et critique historique dans l'Europe des lumières*, Rome, 1992, 886 p. (Collection de l'École française de Rome, 163). Voir aussi J. POUCKET, *Origines* [n. 24], 1985, p. 39-44 et A. GRANDAZZI, « La notion de légende chez les historiens modernes des 'Primordia Romana', de Louis de Beaufort à Andreas Alföldi », dans A.V., *La Rome des premiers siècles. Légende et Histoire. Actes de la Table Ronde en l'honneur de Massimo Pallottino (Paris, 3-4 mai 1990)*, Florence, 1992, p. 111-129 (Istituto Nazionale di Studi etruschi e italici. Biblioteca di « Studi Etruschi », 24).

<sup>33</sup> Liv., *Praef.*, 6 : « *Quae ante conditam condendamue Urbem poeticis magis decora fabulis quam incorruptis rerum gestarum monumentis traduntur, ea nec adfirmare nec refellere in animo est* », rendu dans la traduction de G. BAILLET, Paris, 1971, p. 3 (CUF).

<sup>34</sup> Plin., *Ep.*, II, 5, 5 : « *Idem tamen, qui a te hanc austeritatem exigo, cogor id quod diuersum est postulare, ut in plerisque frontem remittas. Sunt enim quaedam adolescentium auribus danda, praesertim si materia non refragetur, nam descriptiones locorum, quae in hoc libro frequentiores erunt, non historice tantum, sed prope poetice prosequi fas est* », rendu dans la traduction de A.-M. GUILLEMIN, Paris, 1969, p. 59-60 (CUF).

C'est assez dire qu'une fois mis de côté les aspects merveilleux ou féeriques des textes contant les débuts de Rome, les Anciens ne semblent pas avoir douté de l'historicité globale de la tradition. Ils pouvaient, en d'autres termes, émettre les doutes les plus profonds sur la naissance miraculeuse de Romulus et Rémus, l'intervention providentielle de la louve nourricière ou les circonstances de l'ascension qui projeta Romulus au rang des dieux, ils croyaient néanmoins à l'existence d'un fondateur ainsi dénommé, tout comme aux principales réalisations que lui prêtait la tradition. Ainsi d'un témoignage porté par saint Augustin :

« Romulus, par contre, a fondé Rome, et y a régné : c'est un fait qu'attestent la tradition orale et l'histoire, mais aucune prophétie ne l'a annoncé avant l'événement ; quant à son admission parmi les dieux, les auteurs la donnent comme une croyance, sans l'établir comme un fait : car aucun signe extraordinaire ne prouve que cet honneur lui soit réellement échu. Il y a bien la louve nourricière qu'on regarde comme un grand prodige ; mais que vaut-elle pour prouver qu'il est dieu ? Supposé même que cette louve ait été une bête et non une courtisane : elle a allaité en commun deux jumeaux, et certes, le frère de Romulus n'en est pas pour autant considéré comme un dieu »<sup>35</sup>.

Un autre extrait du même père de l'Église citant Cic., *Rep.*, II, 18-19, projette un éclairage précieux sur la même problématique :

« Un peu après, parlant encore de Romulus, il ajoute dans le même sens : 'Par là on peut se rendre compte qu'Homère a vécu de très nombreuses années avant Romulus, au temps duquel la science des hommes et la culture du siècle ne laissaient plus guère de place à de nouvelles fictions. L'antiquité, en effet, a admis des fables, fabriquées même parfois d'une façon grossière. Mais cet âge déjà plus cultivé les a rejetées et notamment tourna en dérision tout ce qui est invraisemblable'. Voilà donc Marcus Tullius Cicéron, l'un des hommes les plus savants et de tous le plus éloquent, affirmant que la croyance

---

<sup>35</sup> Aug., *CD*, XXII, 6, (562-563) : « *de Romulo autem, quia condidit Romam in eaque regnavit, auditur legitur quod factum est, non quod antequam fieret prophetatum; sed quod sit receptus in deos, creditum tenent litterae, non factum docent. nullis quippe rerum mirabilium signis id ei vere prouenisse monstratur. lupa quippe illa nutrix, quod uidetur quasi magnum exstitisse portentum, quale aut quantum est ad demonstrandum deum? certe enim etsi non meretrix fuit lupa illa, sed bestia, cum commune fuerit ambobus, frater tamen eius non habetur deus* », rendu dans la traduction de G. COMBES, Paris, 1960, p. 551 (Bibliothèque augustinienne).

en la divinité de Romulus fut étonnante, parce qu'elle se produisit en un temps où la culture répudiait les fables mensongères »<sup>36</sup>.

Il en allait de même pour les autres monarques : Numa Pompilius passait ainsi pour avoir effectivement fondé les principaux cadres de la religion romaine, la destruction d'Albe était bien l'œuvre de Tullus Hostilius et à Ancus Marcius revenait l'honneur d'avoir inauguré le port d'Ostie<sup>37</sup>.

Toutefois la question pouvait avoir des prolongements parfois plus incisifs comme l'indique ce texte des *Institutiones oratores* de Quintilien :

« L'histoire peut aussi nourrir l'orateur d'un suc riche et agréable ; mais il faut la lire, elle aussi, en sachant bien que l'orateur doit se garder de la plupart de ses qualités. En effet, très proche de la poésie, elle est en une certaine mesure un poème libéré <des exigences métriques>, et elle est écrite en vue de raconter, non de prouver, et, du commencement à la fin, elle n'est pas composée pour produire un effet réel ou livrer un combat immédiat, mais pour rappeler les faits à la mémoire de la postérité et conquérir la renommée pour l'écrivain ; aussi pour éviter l'ennui du récit, emploie-t-elle des mots un peu éloignés de l'usage et des figures plus libres »<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> Aug., *CD*, XXII, 6, (561-562) : « *et paulo post de eodem Romulo ita loquitur, quod ad hunc pertinet sensum : 'ex quo intellegi potest', inquit, 'permultis annis ante Homerum fuisse quam Romulum, ut iam doctis hominibus ac temporibus ipsis eruditis ad fingendum uix quicquam esset loci. antiquitas enim recipit fabulas, fictas etiam nonnumquam incondite ; haec aetas iam exulta, praesertim eludens omne quod fieri non potest, respuit'. Vnus e numero doctissimorum hominum idemque eloquentissimus omnium Marcus Tullius Cicero propterea dicit diuinitatem Romuli mirabiliter creditam, quod erudita iam tempora fuerunt, quae falsitatem non reciperent fabularum. quis autem Romulum deum nisi Roma credidit, atque id parua et incipiens?* », rendu dans la traduction de G. COMBES, Paris, 1960, p. 547 (Bibliothèque augustinienne) et citant Cic., *Rep.*, II, 18-19.

<sup>37</sup> Sur cette dernière assertion, voir désormais TH. CAMOUS, *Le Roi et le fleuve. Ancus Marcius Rex aux origines de la puissance romaine*, Paris, 2004, 381 p. (Collection d'études anciennes).

<sup>38</sup> Quint., X, 1, 31 : « *Historia quoque alere oratorem quodam uberi iucundoque suco potest ; uerum et ipsa sic est legenda ut sciamus plerasque eius uirtutes oratori esse uitandas. Est enim proxima poetis, et quodam modo carmen solutum est, et scribitur ad narrandum, non ad probandum, totumque opus non ad actum rei pugnamque praesentem, sed ad memoriam posteritatis et ingenii famam componitur ; ideoque et uerbis remotioribus et liberioribus figuris narrandum taedium euitat* », rendu dans la traduction de J. COUSIN, Paris, 1969, p. 78-79 (CUF).

Ainsi Quintilien renvoie-t-il l'histoire du côté de la poésie, dont Aristote l'avait clairement séparée. Elle ne vise ni l'action, ni l'immédiat, mais la postérité et la gloire. Bien avant lui, Cicéron, dont l'œuvre ne comporte aucun livre d'histoire au plein sens du terme, avait néanmoins réfléchi et écrit sur cette matière considérée comme un genre littéraire<sup>39</sup>. Son *De oratore* (publié en 55 a.C.n.) s'articule autour d'un dialogue fictif où sont débattues les connaissances que doit posséder l'orateur. La référence ici faite à la mémoire est peut-être essentielle dans la conception de l'histoire qui prévalait chez les Anciens face à celle que défend la science contemporaine : les premiers, et c'est particulièrement vrai dans le cas romain quand on considère le caractère récent des premières fixations écrites, font sans scrupule appel à leur propre mémoire ou à celle de personnes dignes de foi qui leur ont livré des souvenirs, la seconde confine la mémoire à un rôle secondaire ; distinction qui n'empêche pas les intellectuels romains de réagir comme ceux d'aujourd'hui, en voulant distinguer la fabulation et de l'histoire, la première étant du ressort des artistes (poètes), la seconde relevant du savoir :

« [...] : ne voyez-vous pas quelle importance a l'histoire comme tâche de l'orateur [...]. En effet, qui ignore que la première loi de l'histoire est de n'oser rien dire de faux ? Enfin, de n'oser rien dire qui ne soit vrai ? Qu'il n'y ait pas le moindre soupçon de complaisance en écrivant ? pas la moindre haine ? Tels sont bien entendu les fondements que tout le monde a connus »<sup>40</sup>.

Nous ne sommes pas très loin de la phrase de Voltaire : « L'histoire est un récit des faits donnés pour vrais au contraire de la fable qui est un récit des faits donnés pour faux »<sup>41</sup>. Position qui demeure valable quand des poètes s'emparent à leur façon de sujets historiques, car leur droit fondamental à la fiction ne les contraint pas à consigner la réalité. Ce qui revient à rappeler qu'histoire et poésie relèvent de lois différentes : quand la première tend à établir la vérité, la seconde tend à l'agrément. On ne peut donc

---

<sup>39</sup> Sur Cicéron « historien », consulter M. RAMBAUD, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, 1953, 148 p. (Collection d'Études latines. Série scientifique, 28) et, plus récemment, L. MARCHAL, « L'histoire pour Cicéron », dans *LEC*, t. 55, 1987, p. 40-64 et t. 56, 1988, p. 241-264.

<sup>40</sup> Cic., *De or.*, II, 62-63 : « [...] uidetisne, quantum munus sit oratoris historia ? [...] Nam quis nescit primam esse historiae legem, ne quid falsi dicere audeat ? Deinde ne quid ueri non audeat ? Ne quae suspicio gratiae sit in scribendo ? Ne quae simultatis ? Haec scilicet fundamenta nota sunt omnibus [...] », rendu dans la traduction de M. CASEVITZ, Paris, 1999, p. 153 (Points).

<sup>41</sup> VOLTAIRE, *s.u.* Histoire, dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, t. VIII, Neufchâtel, 1765, p. 220 (également accessible sur le Web à l'adresse : <http://www.eliohs.unifi.it/testi/700/voltaire/histoire.html>).

demander à un poète de rapporter les faits comme s'il était un témoin digne de confiance : dans l'absolu, ses vers ne mentent jamais.

Selon Cicéron, l'histoire, pour être véritablement écrite, pour n'être pas une simple *narratio*, a besoin de l'orateur à qui il revient tout particulièrement de l'écrire. Atticus rappelle opportunément que dans la littérature latine qui précède son temps l'histoire n'existe pas <sup>42</sup> et qu'on compte précisément sur Cicéron pour combler cette lacune, lui qui a souvent répété que c'était là un travail propre à l'orateur <sup>43</sup>. L'Arpinate ne se mettra pourtant jamais véritablement à la besogne, préférant verser dans la philosophie.

Devant un tel faisceau de difficultés, dont les aspects font voyager les Modernes de l'histoire mythique au mythe historique, on voit combien il peut être difficile de prendre position, en un mot de trancher entre ce qui peut être consenti au compte de l'histoire et ce qui doit lui être soustrait. Ainsi voit-on le livre II du *de Re publica* de Cicéron, auteur dont nous avons (trop) rapidement exprimé les vues sur la question, présenter une version des événements antérieurs à la fondation de Rome où l'Arpinate commence par dresser une distinction franche entre *facta* et *fabula* : selon lui, la mort d'Amulius ferait passer le lecteur de la féerie légendaire à l'assurance de l'authentique <sup>44</sup>. S'en tenir à ce découpage, c'est renvoyer dans les brumes du mythe tout ce qui précède directement la chute du roi félon, c'est-à-dire la naissance martiale de Romulus et Rémus, la scène de l'exposition, le sauvetage nourricier par un animal sauvage et l'éducation pastorale. Dans cette configuration, le récit de fondation oublie la mosaïque des préliminaires développés autour d'Énée et de sa descendance. Pour dire les choses franchement, l'Arpinate trempe délibérément son exposé dans l'atmosphère locale, refusant toute ingérence extérieure (étrangère ?) dans le traitement des début de l'*Vrbs*. Par là, ce nationalisme ambiant trahit un incontestable souci de décrire les origines romaines sur un mode patriotique, tout en se plaçant dans la logique de la ligne de conduite définie par Tite-Live :

« En effet, les temps reculés ont admis des légendes, même parfois celles qui étaient maladroitement imaginées ; l'époque dont nous

---

<sup>42</sup> Cic., *Leg.*, I, 2, 5.

<sup>43</sup> Cic., *Leg.*, I, 5 : « *opus oratorium maxime* ».

<sup>44</sup> Cic., *Rep.*, II, 2, 4 (289) : « *ut et iam a fabulis ad facta ueniamus* ».

parlons, déjà civilisée, tourna même en dérision et rejeta les récits invraisemblables »<sup>45</sup>.

Mais d'autres découpages étaient possibles, pour aboutir à des résultats approchants. Ainsi voit-on un extrait de Varron, que Censorinus tire probablement du *De gente populi Romani*, une œuvre perdue du polygraphe de souche sabine, distinguer trois périodes du passé (*tria discrimina temporum*)<sup>46</sup> : d'abord l'ἄδηλον ou période sombre comprise entre l'apparition de l'humanité et le premier déluge, celui d'Ogygès, pas de Deucalion (période appelée ainsi en raison de l'ignorance dans laquelle nous nous trouvons à son égard : sa durée ne peut faire l'objet d'aucun calcul) ; puis celle du μυθικόν, qui couvre les 1600 ans séparant le premier déluge de la première Olympiade, ainsi dénommée car la plupart des événements qui sont censés s'y dérouler relèvent du *fabulosum* ; enfin l'ἱστορικόν, ouverte avec la première Olympiades (776 a.C.n.) car les événements qui s'y sont déroulés ont été transcrits dans « des livres véridiques » (*quia res in eo gestae ueris historiis continentur*). Mais, d'une façon plus générale, les Anciens pensaient que la date conventionnelle attribuée à la chute de Troie (1184 avant J.-C.) traçait la limite entre temps mythiques et période historique<sup>47</sup>.

## 5. ... AUX POSITIONS ANTAGONISTES DE LA CRITIQUE CONTEMPORAINE

Ainsi ces questions qui déchirent la science moderne ont-elles déjà été évoquées, sur d'autres bases, avec d'autres postulats, d'autres résultats aussi, par les Anciens. En passant par le relais de Beaufort, dont le travail fut continué par des savants aussi prestigieux que G.C. Lewis, B.G. Niebuhr, Th. Mommsen ou E. Pais, on arrive à notre époque où le débat continue à faire rage.

C'est que les vues des « contestataires », pour les appeler ainsi, ont reçu le soutien, qu'on les accepte ou qu'on les refuse, des thèses défendues par la théorie tripartite de G.

---

<sup>45</sup> Cic., *Rep.* II, 10, 19. D.H., I, 79, 1, que prolonge 84, 1, confirme cette division entre μυθωδέστερον et ἀληθέστερον qu'il situe plus précisément au moment où Amulius apprend que sa nièce vient d'accoucher de jumeaux mâles. Un constat semblable affleure également chez Plut., *Rom.*, 2, 3 ; 8, 9 ; 12, 6.

<sup>46</sup> Varr. (= HRRF3), *apud* Censorinus, *De die natali*, 21, 1.

<sup>47</sup> V. FROMENTIN, *Denys d'Halicarnasse* [n. 12], 1998, p. 51. Pour une analyse détaillée de la périodisation ici esquissée et sa prise en compte dans le champ romain, on renverra à J. POUCKET, « Temps mythique et temps historique. Les origines et les premiers siècles de Rome », dans *Gerión*, t. 5, 1987, p. 70-75

Dumézil <sup>48</sup> : appliquée à Rome, celle-ci permettrait, sur base de parallèles empruntés à d'autres cultures de souche indo-européenne, de distribuer les quatre premiers rois de Rome sur trois fonctions : Romulus et Numa camperaient les représentants de la première, l'un dans ses potentialités magiques, violentes et terribles (parfois appelées 1A), l'autre dans ses aspects pacifiques et sacrés (parfois dénommés 1B) ; le profil guerrier de Tullus Hostilius épouserait parfaitement les contours la deuxième fonction alors que la troisième (liée à l'idée de prospérité économique et de bien-être) serait sous-jacente à la carrière d'Ancus Marcius. En l'espèce, parce que le contenu de leur passé royal leur échappait, les Romains, dont le pragmatisme et le rationalisme ont fait la réputation, auraient humanisé des figures auxquelles d'autres familles indo-européennes conservaient une essence divine.

D'autres Modernes préfèrent prôner une historicité globale de la tradition, une fois qu'en a été décapé le vernis légendaire. Tentant de mettre de l'ordre dans cet imbroglio, un livre d'A. Grandazzi, paru en 1991, distinguait « fidéistes » ou « traditionalistes », soit les partisans de cette acceptation d'ensemble et « hypercritiques » qui contestaient toute validité aux récits parlant de la Rome des origines <sup>49</sup> : entre ces deux positions extrêmes se décline bien entendu toute une gamme de situations intermédiaires, allant au gré de leur point de vue les mêmes éléments du poids de l'histoire ou de la fantaisie de la fiction. Pour tenter d'en sortir, A. Grandazzi proposa une troisième voie baptisée *historiologie* <sup>(50)</sup> : pour celle-ci ne valent plus les « catégories universelles et immuables du Discours Historique en-soi » ou une « vérité éternelle et (progressivement) révélée, mais un discours historique étudié dans le détail de son émergence et de son insertion dans une pratique discursive, de ses modalités d'expression, de la délimitation de son terrain d'application, bref, devenant lui-même pleinement *historicisé* » <sup>51</sup>. On le voit, par la terminologie utilisée, on n'est pas loin de l'acte de foi, comme l'a constaté

---

<sup>48</sup> Pour l'application au domaine romain de cette grille de lecture, se référer à G. DUMÉZIL, *Mythe et épopée. I. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*, Paris, 1981<sup>4</sup>, p. 259-437 (Bibliothèques des Sciences Humaines). Pour une présentation cursive de cette théorie, voir ID., *Mythes et dieux des Indo-européens*. Textes réunis et présentés par H. COUTAU-BÉGARIE, Paris, 1992, 321 p. (Champs-L'Essentiel, 232) et M.V. GARCIA QUINTELA, *Dumézil, une introduction* suivie de *L'affaire Dumézil*, Crozon, 2001, 220 p.

<sup>49</sup> A. GRANDAZZI, *La fondation de Rome. Réflexion sur l'histoire*, Paris, 1991, 338 p. (Histoire) auxquelles s'ajoutent désormais les précisions apportées par ID., *Origines* [n. 26], 2003, 127 p.

<sup>50</sup> Notion définie dans A. GRANDAZZI, *Fondation* [n. 49], 1991, p. 69-87 et ID., « L'avenir du passé. De l'histoire de l'historiographie à l'historiologie », dans *Diogène*, n. 151, p. 56-78, à confronter avec la critique qu'en propose J. POUCKET, *Rois* [n. 11], 2000, p. 424-433.

<sup>51</sup> A. GRANDAZZI, *Fondation* [n. 49], 1991, p. 76.

J. Poucet dans un article articulé autour de la recension de cet ouvrage qui fit date<sup>52</sup> : constatant que l'initiative d'A. Grandazzi n'était qu'un avatar des positions par lui-même taxées de « fidéistes », le savant belge propose de parler plutôt de « croyants » et d' « incroyants », lui-même avouant être, en la matière, « agnostique ». On voit donc combien les positions des Modernes sont contrastées, s'étalant du scepticisme le plus radical à la clémence parfois un peu complaisante. Prenons quelques exemples pour illustrer les implications des excès auxquelles de tels jugements peuvent parfois donner lieu.

Entrepreneur, en 1985, des fouilles au pied du Palatin, l'archéologue italien A. Carandini met au jour des débris venus d'une palissade en bois qui fit l'objet de plusieurs réfections, structure que doublait à une quinzaine de mètre en arrière des traces révélant la présence de quatre murs successifs au profil presque constant<sup>53</sup>. Le plus ancien, dressé à même le sol vierge, remonte aux années 730-720 avant J.-C., soit à peu près à l'époque où les textes fixent la fondation de Rome par Romulus. En vérité, la valeur des découvertes opérées sur le flanc du Palatin n'est en rien contestable. Ce qui l'est un peu plus, c'est la « lecture » qui en a été proposée : pour certains, il était évident que l'on venait de retrouver les vestiges du fameux *pomerium*, cette limite sacrée que la tradition attribue à Romulus<sup>54</sup>. Et dans la foulée on parla de « confirmation scientifique

---

<sup>52</sup> J. POUCKET, «La fondation de Rome : croyants ou agnostiques », dans *Latomus*, t. 53, 1994, p. 95-104, positions reprises et confirmées dans ID., *Rois* [n. 11], 2000, p. 14-24. Suivant cette opinion, J. GAILLARD, *Rome* [n. 1], 1995 (1997), p. 68-69 estime de son côté que « l'affaire se joue sur le terrain de la ferveur religieuse ».

<sup>53</sup> Pour une présentation complète et détaillée de ces découvertes, voir A. CARANDINI, *La Nascità di Roma. La nascita di Roma : dèi, lari, eroi e uomini all'alba di una civiltà*, Turin, 1997, 776 p. (Biblioteca di cultura storica, 219) ; A. CARANDINI-P. CARAFA, *Palatium e Sacra via I*, dans *Bollettino di Archeologia*, t. 31-33, 1995 (2000), 326 p. ; ID., *Palatium e Via sacra I. Tavole*, dans *Bollettino di Archeologia*, t. 34, 1995 (2000), 75 p. + 9 tab. ; A. CARANDINI, « Variazioni sul tema di Romolo. Riflessioni dopo 'La nascita della città' (1998-1999), dans A. CARANDINI-R. CAPPELLI, *Roma. Romolo, Remo e la fondazione de la città. Roma, Museo Nazionale Romano. Terme di Diocleziano 28 giugno-29 ottobre 2000*, Rome-Milan, 2000, p. 95-150 (Ministero per i beni e le attività culturali. Soprintendenza archeologica di Roma) ; ID., *Archeologia del mito. Emozione e ragione fra primitivi e moderni*, Turin, 2002, 380 p. (Saggi, 849) ; ID., « Il mito romuleo e le origini di Roma », dans M. CITRONI [Éd.], *Memoria e identità. La cultura romana costruisce la sua immagine*, Florence, 2003, p. 3-19 (Università degli Studi di Firenze. Dipartimento di Scienze dell'Antichità « Giorgio Pasquali ». Studi e testi, 21)

<sup>54</sup> Cette position, âprement défendue par A. Carandini, a reçu le soutien de A. GRANDAZZI, *Fondation* [n. 49], 1991, p. 202-223 et ID., *Origines* [n. 26], 2003, p. 64-66, de B. LIOU-GILLE, « Le 'pomerium' », dans *MH*, t. 50, 1993, p. 95-97 et V. FROMENTIN, *Denys d'Halicarnasse* [n. 12], 1998, p. XI (CUF) sans être avalisée par J. POUCKET, *Rois* [n. 11], 2000, p. 165-171. Pour une position plus neutre ou plus réservée, s'en remettre à R.R. HOLLOWAY, *The Archaeology of Early Rome and Latium*, Londres, p. 101-102 ; A. MASTROCINQUE, *Romolo (la fondazione di Roma tra storia e leggenda)*, Este, 1993, p. 94-95 (Pubblicazioni di Storia antica dell'Università di Trento, 4), position affinée dans ID., « Romolo alla

de la légende » ou « d'une découverte confirmant le mythe »<sup>55</sup>. Des chercheurs comme T.P. Wiseman<sup>56</sup> et T.J. Cornell<sup>57</sup> élevèrent de prudentes réserves face à ces extrapolations guidées par le vent de l'euphorie : même si les vestiges exhumés sont en mesure d'appartenir à un système de fortification inscrit dans un établissement primitif sur le Palatin (ce qui reste à démontrer), celui-ci ne peut contribuer à confirmer l'existence d'un hypothétique Romulus ou de quelque pan de la tradition. Allant dans le même sens, P. Fontaine, un des plus éminents spécialistes des fortifications d'époque étrusque, reprenait la question en comparant<sup>58</sup> le résultat des fouilles<sup>59</sup> avec l'étude d'ouvrages défensifs élevés à la même époque en région étrusque. Son examen approfondi et minutieux des données disponibles souligne un écart fondamental entre ce qui se faisait en pays toscan et ce que A. Carandini a mis au jour en terre romaine : la différence est telle qu'il faudrait que les Romains aient innové, sans que l'on puisse préciser sur quelles bases. Vu l'état des vestiges dégagés, P. Fontaine ajoute même que ce que A. Carandini prend pour les restes d'une palissade pourrait tout aussi bien s'assimiler à quelque ensemble bien plus modeste. Quoi de plus différents que ces deux approches !

Mais il y a mieux encore. À l'occasion de la belle exposition organisée à Rome entre les mois de juin et octobre 2000 pour présenter le résultat de ses découvertes, A. Carandini édita un catalogue où s'affichaient des reconstitutions iconographiques projetées à partir des quelques éléments ramenés à la lumière<sup>60</sup>. À la page 275, un minutieux dessin en couleur montre un personnage pénétrer à cheval dans un décor

---

luce delle nuove scoperte », dans A. CARANDINI-R. CAPPELLI [Éd.], *Roma* [n. 53], 2000, p. 52-54 ; N. TERRENATO, « Murus Romuli », dans E.M. STEINBY [Éd.], *LTVR*, t III, p. 315-317 ou D. BRIQUEL, « La lente genèse d'une cité », dans FR. HINARD, *Histoire romaine* [n. 26], 2000, p. 66-70.

<sup>55</sup> J. POUCKET, *Rois* [n. 11], 2000, p. 152-160 insiste à juste titre sur les dérives que peuvent entraîner de telles prises de position.

<sup>56</sup> T.P. WISEMAN, « The Origins of Roman Historiography », dans ID., *Historiography and Imagination. Eight Essays on Roman Culture*, Exeter, 1994, p. 5-6 (Exeter Studies in History, 33) ; ID., *Reading Carandini*, dans *JRS*, t. 91, 2001, p. 182-193.

<sup>57</sup> T.J. CORNELL, « La leggenda della nascita di Roma », dans A. CARANDINI-R. CAPPELLI [Éd.], *Roma* [n. 53], p. 46-47.

<sup>58</sup> P. FONTAINE, « Des 'remparts de Romulus' aux murs du Palatin. Du mythe à l'archéologie », dans P.-A. DEPROOST-A. MEURANT [Éd.], *Images d'origines, origines d'une image. Hommages à Jacques Poucet*, Louvain-la-Neuve, 2004, p. 35-54 (Université catholique de Louvain. Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres. Transversalités, 4).

<sup>59</sup> Enfin publiés en 2000 : *cf. supra* à [n. 53].

<sup>60</sup> A. CARANDINI-R. CAPPELLI [Éd.], *Roma* [n. 53], 2000.

censé reconstituer le paysage de la Rome qu'auraient habitée les contemporains de Romulus. N'est-ce pas pousser les choses un peu (trop ?) loin ?

C'est ce que semble penser T.P. Wiseman dans un article récent où il rendait compte des publications consacrées aux fouilles effectuées en 1985 sur les premiers contreforts du Palatin<sup>61</sup>. Dénonçant les excès qui affaiblissent les reconstitutions de son collègue italien, le savant anglais souligne l'influence qu'ont eue sur sa pensée des auteurs comme Thomas Mann, Marcel Proust, Italo Calvino ou Henry James, soit des romanciers qui n'hésitaient pas à construire, au départ du réel, un monde qui leur appartenait en propre, un univers nourri d'imaginaire qui n'était pourtant pas dépourvu de consistance littéraire. Cet art du romancier a, selon lui, fortement influé sur la façon dont A. Carandini envisage la reconstruction historique du passé (où une large part est offerte au romanesque). Sur des critères qu'il estime fondés – en agissant en cela un peu à la manière qu'adoptèrent les différents artisans de la tradition – le grand archéologue italien (re)façonne le haut passé de Rome sous les contours d'un mythe historique.

Loin de s'engager sur des chemins aussi mouvants, deux ouvrages de J. Poucet parus en 1985 et 2000<sup>62</sup> scrutent minutieusement l'ensemble du dossier de la Rome royale, celle des rois latino-sabins dans le premier volume, celle des souverains dits « étrusques » dans le second. La question à laquelle tentent de répondre ces deux études est identique : cet éventail de textes abrite-t-il (et où ?) des noyaux d'histoire authentique et, dans l'affirmative, comment parvenir à les repérer et à les utiliser dans une reconstruction historique ?

La méthode de travail utilisée est des plus simples : il s'agit, pour prouver ou infirmer la présence d'éléments historiques dans la tradition, d'instruire ce qu'on pourrait appeler un « procès en historicité »<sup>63</sup>, soit de confronter les données véhiculées par les textes à des éléments qui leur sont extérieurs et indépendants parce que venus de l'archéologie, de l'épigraphie ou de la toponymie, pour s'en tenir à ces quelques disciplines. L'absence de points de contact entre les domaines comparés soustrait la notion analysée au poinçon de l'authentique. Dans le volume qui traite des quatre

---

<sup>61</sup> T.P. WISEMAN, *Reading Carandini*, dans *JRS*, t. 91, 2001, p. 182-193.

<sup>62</sup> J. POUCKET, *Origines* [n. 25], 1985, 360 p. et ID., *Rois* [n. 11], 2000.

<sup>63</sup> J. POUCKET, *Origines* [n. 25], 1985, p. 44-46 et – sans que le nom soit toutefois donné à la même méthode de travail – ID., *Rois* [n. 11], 2000, p. 147-149.

premiers rois de Rome, peu d'éléments échappent au naufrage, ce qui vaut à J. Poucet d'être parfois qualifié d' « hypercritique », alors que sa position est seulement marquée du sceau du bon sens : plutôt que de vouloir construire ou reconstruire un tableau historique à coups d'hypothèses empilées (ou si l'on préfère de glissades conjecturales successives), il est de loin préférable – choix parfois pénible et frustrant pour l'historien <sup>64</sup> – d'avouer son ignorance et de reconnaître que les sources littéraires disponibles relèvent plus de la légende que d'un récit authentique, quel que soit le degré de confiance qu'on lui concède.

Le second volume, *Les rois de Rome. Tradition et histoire*, constitue en fait le premier tome d'une recherche qui étend l'examen précédent aux règnes des trois monarques « étrusques » que les sources font régner à Rome : cette fois, comme on avance dans le temps, certaines données historiques émergent du brouillard de la tradition, mais si déformées, si méconnaissables, qu'il faut de puissantes lunettes pour en distinguer les contours : ainsi de la personne de Macstarna/Servius Tullius, de l'historicité de Porsenna ou de l'existence d'une dynastie des Tarquins à Rome. Si l'on gagne un peu en assurance, et on le fera à mesure que l'on avance dans le temps, c'est que plus on se rapproche de l'époque où ont été rédigés les premiers écrits, plus les matériaux disponibles et fiables gagnent en quantité comme en qualité, sans oublier un point important : l'arrivée de l'écriture à Rome dans les années 630/620 avant J.-C., même si celle-ci ne joua d'abord qu'un rôle utilitaire.

## 6. CONCLUSIONS

Comme ce rapide survol a tenté de le montrer, distinguer ce qui, dans la tradition évoquant la Rome royale, relève de l'histoire de ce que génère la légende est un vieux débat qui n'est pas prêt de s'éteindre. La seule chose assurée, et c'est déjà beaucoup, c'est que les textes qui traitent de cette période éloignée de l'histoire romaine ont déjà charmé des générations de lecteurs et qu'ils continueront à en fasciner ou à en intriguer bien d'autres, que ce soit pour en nourrir l'imaginaire ou y trouver quelque trace de vérité.

---

<sup>64</sup> Abordant cette même thématique, J. GAILLARD, *Rome* [n. 1], 1995 (1997), p. 62 rappelle à bon escient combien « l'histoire a horreur du vide ».